

Le Bhoutan, suspendu entre deux mondes, combien de temps encore ?



Calé entre l'Inde et la Chine, le royaume aux 750.000 âmes s'accroche à sa culture comme à un rempart protecteur. Mais le vent de la globalisation souffle aussi.

Tribune de Genève

REPORTAGE

FLORENCE MILLIOUD

Le bonheur... Au Bhoutan, ce n'est pas de l'intox. Là-bas, cerné par l'Inde, la Chine et la chaîne himalayenne, le pays en a fait sa matière première, de même qu'une monnaie d'échanges culturels et humains unique au monde. Même si, dans les environs de Thimphou – capitale qui ne cesse de grandir avec l'exode rural –, les signes extérieurs de pauvreté pointent dans quelques lotissements de baraques qui tiennent plus du modèle bidonville que de l'architecture traditionnelle imposée à toutes les constructions.

Des plus capés aux plus humbles de ses 750.000 habitants, le royaume n'est pas cousu d'or, et personne ne s'en cache. Au contraire, c'est sans fard qu'on vous dira que le pays sort tout juste de la phase « en voie de développement ». Fier de ses deux éoliennes (sans être sûr de leur fonctionnement optimal), de son bilan carbone négatif, comme de voir circuler les premières voitures électriques. Ou encore ravi de ses chantiers, promesse d'un développement de sa capacité hydroélectrique, sa seule ressource exportable. Le bonheur mis à part.

« Pas de précipitation, pas de souci »

Au pays du dragon tonnerre, c'est plus qu'une foi. Ce bonheur national brut, indice inscrit dans la Constitution et détrônant le produit international brut dans la hiérarchie des priorités, c'est aussi une attitude. « S'enquérir de la santé de quelqu'un, de son humeur, de sa vie du moment, c'est lui dire qu'il nous importe », indique le guide Tashi Dawa. « On aime se réunir, les amis, les proches, la famille, être ensemble. Regardez le drapeau sur le toit des maisons : il marque le dernier jour d'une rencontre entre tous les membres d'une même famille. C'est un rendez-vous annuel qu'on ne manque pas. »

Ce bonheur, c'est aussi un état d'esprit qui s'infiltre jusque dans la prévention routière – on roule à 60 km/heure maximum entre les virages bhoutanais –, qui mise sur la zénitude. Toutes peintes du même jaune, les bornes invitent au « No hurry, no worry » (pas de précipitation, pas de souci). Même les vaches pâturant le long des routes sans aucune intention de céder la priorité semblent avoir adopté le slogan.

Au Bhoutan, le bonheur s'assume donc comme une conviction qui n'a rien d'un bonbon rose, et semble – encore – séduire la majorité. Comme le port, au quotidien, du gho (tunique pour les hommes qui descend jusqu'aux genoux) et du kira (jupe longue et veste pour les femmes). Pour combien de temps ? Combien de temps encore le trentenaire Tashi Dawa trouvera-t-il

des collègues qui viendront l'aider à ramasser bénévolement les déchets trouvés dans les périmètres touristiques ? « Je le fais pour mon pays », glisse-t-il, tout sourire. Combien d'années encore le temps restera-t-il suspendu, accroché à des traditions culturelles fortes et rassembleuses comme la Drametse Nga Cham, une danse des masques à la fois sacrée, symbolique et bénéfique qui réunit les communautés une fois par année ?

Les jeunes générations répondent de plus en plus à l'appel de formations supérieures, données à l'étranger. Direction l'Inde et, surtout, l'Australie. Ceux qui en reviennent, c'est avec des moyens pour construire et pour investir : un quartier de Thimphou a même été surnommé l'Australie.

La saison touristique ne dure que six mois

Si l'économie touristique rassemble un grand nombre de forces, la saison ne dure que six mois, entre octobre et mars, forçant beaucoup à trouver d'autres revenus pour les six mois restants. Et d'autant plus après le sévère coup de frein consécutif à la pandémie du covid. « L'année 2020 devait être plus extraordinaire encore que 2019, avec 350.000 visiteurs » (dont 200.000 Indiens), rappelle Damcho Rinzin, directeur marketing pour le Conseil national du tourisme. « D'autant que le *National Geographic* avait placé le Bhoutan parmi ses destina-

tions phares. Là, nous remontons la pente, avec un objectif de 95.000 visiteurs cette année ; nous en sommes aujourd'hui à 68.000. »

Un débat s'est ajouté aux enjeux de fréquentation : faut-il conserver la taxe fixée à 100 dollars (93 euros) et due quotidiennement par chaque touriste, en plus de ses dépenses pour se loger, manger et visiter ? La réponse est tombée récemment, positive, cette taxe servant non seulement à la gratuité de l'éducation publique ou à l'achat de médicaments, mais également à un certain idéal touristique. « Bien sûr », reprend l'expert, « que nombre d'acteurs touristiques du Bhoutan auraient aimé voir davantage de monde passer la frontière grâce à la suppression de cette taxe. Mais nous voulons rester différents et faire de cette singularité un atout. Il faut donc maintenir une qualité de visite tout en protégeant notre environnement (70 % de forêts), nos paysages, notre culture : c'est ce qui attire les touristes chez nous. »

Le vent de l'Ouest

Se projeter dans l'avenir, s'ouvrir aux autres cultures tout en conservant la primauté de ses traditions : l'enjeu est corsé. Et les dilemmes et autres contradictions sont nombreux à courir les rues du royaume qui, de toute son histoire, n'a jamais été colonisé. Une fierté. « Il y a eu des attaques du Tibet », indique Tashi Dawa. « C'est d'ailleurs pour les voir venir que nos forteresses comptent de nombreuses fenêtres. Mais ces velléités ont été repoussées. »

Mais, cette fois, la menace est plus sournoise que belliqueuse, avec une fenêtre internet sur le monde grand ouverte depuis 2000. L'attrait a tourné, comme partout, à l'addiction pour un grand nombre. Des jeunes moines bouddhistes captivés par leur écran de téléphone en attendant qu'un visiteur franchise la porte du temple. Jusqu'aux gosses. « Certains tout-petits arrivent à l'école en ne parlant que l'an-

glais, appris en regardant YouTube, parce que les parents trouvent que c'est bien », s'inquiète une jeune femme au Folk Art Museum de Thimphou.

Alors, combien de temps le tir à l'arc, sport national avec ses danses de la victoire à chaque fois qu'une flèche atteint la cible, résistera-t-il aux sports de salon ? Et la Royal Academy of Performing Arts comme le National Institute for Zorig Chusum, garants des traditions culturelles, continueront-ils encore longtemps à tailler et à profiler des vocations d'artiste ? Aujourd'hui, les chiffres sont encore phénoménaux. Il se dit qu'au sortir de la seconde, formant sculpteurs, peintres et tisseuses, 98 % des anciens élèves restent dans le métier, avec une forte majorité d'autoentrepreneurs.

La narration des intellectuels va dans le même sens : un enracinement fort dans la culture et ses traditions garantit la cohésion sociale et... une bonne gouvernance.

« Aussi longtemps que les traditions qui rassemblent et élèvent restent vivantes, la nation reste vivante », assure Phub Wangdi, philosophe, écrivain et vice-recteur de la Royal Academy of Performing Arts.

Etre enraciné dans son histoire, être connecté à ses traditions n'empêche pas de s'intéresser au monde : le Bhoutan officiel campe sur ce credo. Dans son bureau à la Bibliothèque nationale, Yeshi Lhendrup a même une image pour l'illustrer : « Ici, pour les jeunes qui veulent tout changer, on prend l'exemple de l'oiseau qui vole, découvre, mais ne peut le faire sans relâche. A un moment donné, il doit retrouver la terre : c'est vital. C'est pareil avec l'offre virtuelle multimédia : c'est fascinant, enrichissant, mais on reviendra au tangible. »

Nous voulons rester différents et faire de cette singularité un atout

Damcho Rinzin
Directeur marketing pour le Conseil national du tourisme

”



Certains tout-petits arrivent à l'école en ne parlant que l'anglais, appris en regardant YouTube, parce que les parents trouvent que c'est bien

Une jeune femme
Au Folk Art Museum de Thimphou

”